

Ci devant "LE VRAI CANARD"

CONDITIONS :

ABONNEMENT.

UN AN, 50 Cts
 SIX MOIS 25 Cts
 LE NUMERO 1 Cts
 Strictement payable d'avance.

Le *Grognard* se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'il nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste. Thérèse
 En face de l'Hôtel du Canada
 Boîte 2144 P. O. Montréal

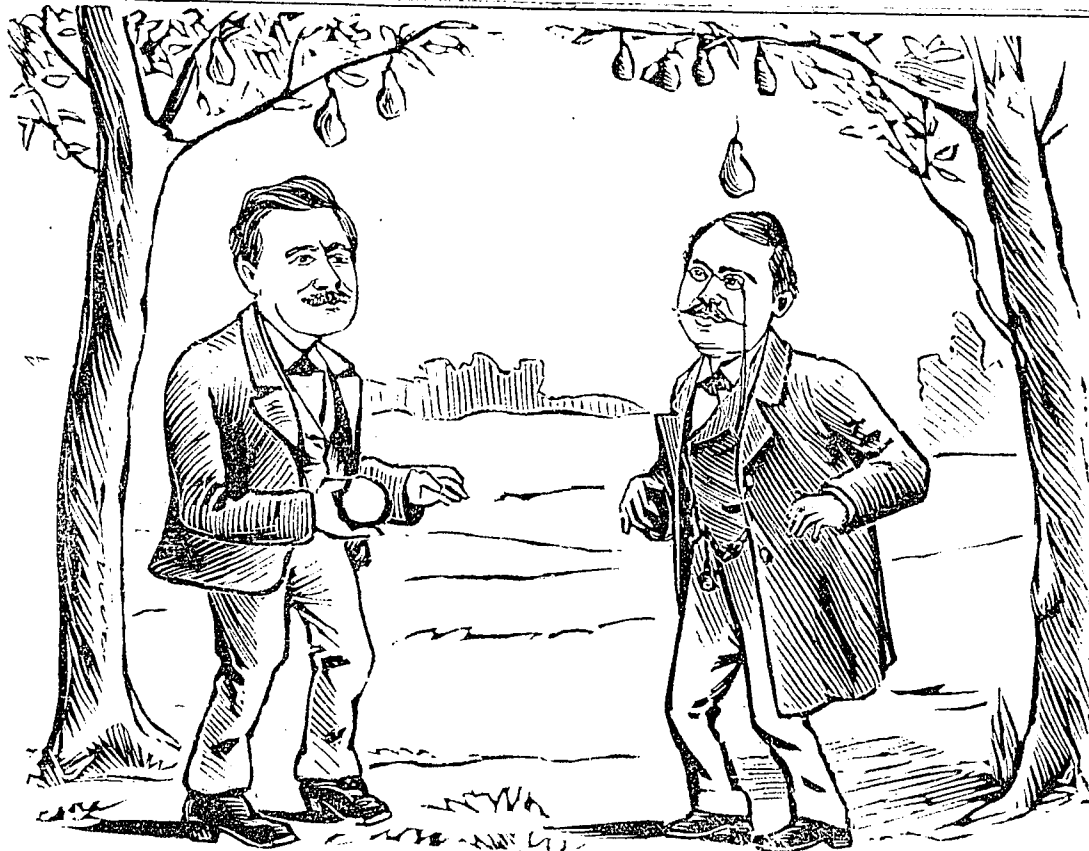
FEUILLETON DU "GROGNARD"

MADAME PANTALON

VI

QU MADAME PANTALON SE
 DESSINE.

Est-ce que nous ne serions pas, si nous voulions, avocats, médecins, juges, poètes, auteurs, romanciers?... Dans ces dernières professions, les femmes ont déjà fait leurs preuves!... Douterait-on de notre adresse, de notre courage? Mais pour dompter un cheval pour conduire un char dans la carrière, voyez ces harpies écuyères de l'Hippodrome et dis moi si tous vos cavaliers du bois de Boulogne sont capables de faire ce qu'elles font? S'il s'agissait d'aller à la guerre, de combattre des ennemis, est-ce que l'on croit que nous ne saurions pas manier un sabre, une épée, tirer un coup de fusil?... Je le répète, les femmes sont faites pour arriver à tout... Ai-je besoin de vous citer ces femmes célèbres dont les noms sont à jamais illustres?... Je ne vous parlerai pas de *Jeanne d'Arc*, parce que celle-là... c'est une gloire à part! mais la grande *Catherine de Russie*, *Élisabeth d'Angleterre*,



SOUS LES POIRIERS.

Mercier.—J'ai greffé mon poirier et je n'y ai récolté qu'une pomme de discorde. Je ne sais si l'arbre me donnera une poire pour la soif.

Fréchette.—Ce satané poirier d'Ottawa me fournit des poires, mais ce sont des poires d'angoisse.

Marguerite d'Anjou, Marie-Thérèse et tant d'autres encore, n'ont-elle pas prouvé que les femmes doivent commander, puisqu'elles portent si bien une couronne!... Et pendant que Cézarine s'arrêtaient pour prendre haleine, la veuve Flambard s'écria :
 —Oui, le règne des hommes a duré trop longtemps!... il faut que le masculin fasse place au féminin!... J'ai eu trois maris, je sais comment il faut conduire ces messieurs... Mes maris sont morts, ils m'ont c'aqué dans la main, ce n'est pas ma faute; s'ils avaient vécu c'eût été des maris modèles.
 Pendant que ces dames causaient ainsi entre elles, les hommes parlaient d'affaires, théâtres, politique, faisaient un whist, où quelques douairières, qui n'avaient pas encore rompu tout commerce avec le genre masculin, voulaient

bien prendre part.
 Mais M. Fouillac ne manquait pas de se mêler parmi le camp des réformatrices; il approuvait leurs projets, applaudissait à leurs discours, et disait souvent :
 —Je suis de votre avis, malheureusement, les hommes ne sont bons qu'à gagner de l'argent...
 Lorsque Frédéric et son frère font leur entrée dans le salon, les positions étaient établies comme nous venons de l'expliquer.
 Quand le domestique annonce : « Messieurs Duvassel! » Cézarine relève la tête : ce nom l'a frappée, bien que depuis longtemps elle n'ait pas entendu parler de ceux qui le portent. Mais ses regards se dirigent aussitôt sur les personnes qui arrivent, elle reconnaît sur-le-champ Frédéric, et dit à ses amis :
 —C'est le monsieur qui, au bal

de ma noce, est cause que mon mari n'a pas fait valser madame Boulard!
 Ces dames font toute un mouvement de répulsion comme si elles voyaient apparaître Belzébuth, et la grosse madame Boulard porte aussitôt la main à son chignon pour s'assurer qu'il ne tombera pas.
 —Et que fait-il, ce monsieur? demande Paolina.
 —Il est médecin ou du moins se donne pour tel. C'est un docteur qui voyage toujours.
 —Alors quand soigne-t-il ses malades?
 —Il ne les soigne pas.
 —C'est peut-être bien heureux pour eux... Un médecin qui voyage toujours! quelle amère plaisanterie! Vous êtes attaquée par une maladie grave; vous envoyez sur-le-champ chez votre docteur,

vous désirez qu'il vienne bien vite vous voir, et on vous répond : « Monsieur le médecin est en ce moment à Constantinople; mais soyez tranquille, aussitôt qu'il sera de retour, on l'enverra chez vous!... »

—C'est un docteur *in partibus!*
 Frédéric s'empresse d'aller saluer la maîtresse de la maison. L'accueil de Cézarine est poli, mais froid.

—Madame ne doit pas me reconnaître, dit Duvassel, car je n'ai encore eu le plaisir de me trouver qu'une seule fois avec elle...

—Oh! pardonnez-moi, monsieur, je vous reconnais parfaitement, vous étiez au bal de ma noce...

—Oui, madame...
 —Et vous aviez avec mon mari une conversation bien intéressante sans doute, car il n'a pas voulu l'interrompre pour faire valser une dame qui comptait sur lui...

—Madame, Adolphe est un de mes meilleurs amis. J'arrivais de voyage comme en ce moment, et après une longue absence, deux amis de collège ont toujours mille choses à se dire... D'ailleurs je crois me rappeler qu'Adolphe me faisait part de son bonheur... il me montrait sa femme...

Cézarine ne peut s'empêcher de sourire. Elle dit à ses amies :

—Il a de l'esprit!...
 —Il n'en est que plus dangereux, dit madame Etoilé.

—De ce côté là, dit la grande Olympiade, mon mari ne l'est pas.
 —Dutonneau aurait beaucoup l'esprit s'il le voulait, soupire la superbe Armide, mais il n'en fait pas usage avec moi; il le garde pour briller près de ses amis.

—Tous les hommes qui ont de l'esprit sont méchants, répond Paolina.

—Ma chère, je ne suis pas entièrement de cet avis, dit Cézarine. Vive l'esprit! *emollit mores!*

—Ah! si vous parlez latin, vous parlez latin, vous aurez toujours raison, nous ne le comprenons pas.

Après avoir salué Cézarine, Gustavo cherche des yeux la gen-

LE GROGNARD

MONTREAL, 10 Fev. 1883.

A NOS ABONNÉS.

Nous avons expédié cette semaine les comptes de tous nos agents et bonnés retardataires.

Nos agents doivent payé tout les mois.

L'abonnement est payable d'avance et nous n'entendons pas babouiner sur ce sujet.

Les personnes qui ne solderont pas leurs comptes dans la huitaine seront rayées de notre liste.

Nous acceptons les timbres-postes canadiens en paiement de souscription, mais les timbres des Etats Unis subiro t un escompte de 10 pour cent.

Memento, homo, quia puto es.

Souviens-toi, ô homme, que tu n'es que poussière.

Politiciens blons, rouges, roses cailles et marrons, qui êtes absorbés dans les débats de la session de Québec, rappelez-vous que vous êtes en plein carême.

Députés de l'Assemblée Legislative tâchez de finir la session actuelle avec le même esprit de charité chrétienne qui a marqué vos première délibérations.

Vos chefs vous ont donné un noble exemple, e-pérons que vous allez l'imiter.

Lorsque M. Mousseau trouve qu'une de ses mesures déplaît à la majorité de ses amis, et des messieurs de l'opposition ils s'empresse de la retirer afin d'éviter l'échange de propos acrimonieux entre les deux parties de la Chambre. M. Mercier, qui est un homme de cœur et de bonnes manières, se hâte de le féliciter de la déférence qu'il témoigne à l'opinion publique.

Le chef de l'opposition de son côté ne cherche pas à faire des misères au Premier. Il se garde bien de proposer des motions de non confiance qui n'ont pour effet que de susciter des débats stériles et désagréables pour les députés des deux côtés.

Allons, Messieurs Mousseau et Mercier, continuez à nous faire des mamours. Ce spectacle est éblouissant pour vos amis et le public. Quand à vous MM. Beaugrand et Poirier, faites un retour sur vous-mêmes. Songez un peu au scandale que vous avez causé, scandale qui atteint en même temps M. Chapleau. Allons, c'est le temps d'oublier les vieilles rancunes faites la paix ensemble et que tout soit fini. Vous n'êtes que treize libéraux en chambre n'allez pas les diviser en continuant votre lutte fratricide.

M. Mercier vous avez groffé votre poirier avec une branche de pommier. Le poirier vient de produire une pomme, mais c'était celle de la discorde. La seule poire qui vous y cueillerez sera très probablement une poire d'angoisse. Il ne vous en restera pas une pour la soif.

LE PLAGIAT.

Eh bien! je n'y vais pas par quatre chemins, et je regarde bien où est le plat, pour mettre mes pieds dedans. Absolument, résolument, passionnément, je suis partisan du Plagiat, à tous les degrés et sous toutes les formes, et je pense que rien n'est plus juste, plus honnête, plus salutaire et plus légitime.

A l'axiome d'Alphonse Karr: *La propriété littéraire est une propriété*, je ne change moi, qu'un seul mot, mais dé isif, et je dis: *La propriété littéraire n'est pas et ne saurait pas être une propriété.*

Ici se place un dilemme impérieux, et auquel il n'est pas possible d'échapper: ou l'œuvre pour laquelle je me suis inspiré de mon prédécesseur existe, et alors elle a eu raison de naître, puisqu'elle a eu et la force sacrée de la vie; ou, elle n'existe pas, et alors je n'ai rien pris, rien dérobé, rien volé; ce n'est qu'une cendre vaincue qui tout à l'heure sera dispersée aux quatre vents du ciel. Ou a dit très spirituellement qu'en littérature, lorsqu'on dépouille un homme, il faut avoir soin de l'assassiner. Ceci est très ingénieux, mais parfaitement faux, car, déguisé du style figuré, cet axiome signifie que pour avoir le droit de vivre, l'œuvre inspirée d'une œuvre précédente doit avoir détruit et anéanti sa devancière. Or, les exemples sont là, évidents et clairs, pour nous prouver que cette prétendue vérité n'en est pas une. Il est, n'est-ce pas? hors de toute discussion que Balzac a fait *Le Père Goriot*, ce merveilleux chef d'œuvre sous l'obsession directe du *Roi Lear* de Shakespeare; eh bien! son roman durera aussi longtemps que la langue française, et je ne vois pas qu'il ait fait le moindre tort à la tragédie immortelle.

Le même Balzac, en composant *Le Lys dans la Vallée*, a suivi pas à pas un conte de la reine de Navarre; c'est la même invention, les mêmes scènes, les mêmes péripéties, les mêmes personnages. Cependant, en prenant tout à son modèle, à chaque ligne, à chaque mot, à chaque virgule, le grand Tourangeau a fait œuvre de créateur, car le génie transfigure tout ce qu'il touche! et il n'a pas du tout détruit l'historiette primitive; la mère et l'enfant se portent bien. Et qui de nous oserait regretter que Balzac ait écrit *Le Lys dans la Vallée* et *Le Père Goriot*?

**

Si je regarde un peu dans le passé, je vois tout de suite que le plus effronté des plagiaires est précisément le plus grand des poètes français; le divin, l'adoré, l'inimitable, le prodigieux La Fontaine! Celui-là ne s'en cache pas, il dit les choses comme elles sont, il a toute honte bue, il ne prétend pas avoir inventé un seul des sujets de ses fables, et il écrit tout naïvement sur le titre: « Fables choisies mises en vers par M. de La Fontaine. » Oui, il les avait choisies où il avait voulu, partout, chez les anciens, chez les modernes, chez les contemporains, chez

Abstemius, chez Aristote, chez Bédraï, chez Lokman, chez Hippocrate, chez Pulci, chez Phylloxène de Cythère, chez Planude, chez Plutarque, chez Regnier, chez madame de Sévigné, après quoi il les avait mis non seulement en vers, mais en chefs-d'œuvre; il en avait fait cette comédie aux cent actes divers dont le décor est le monde entier; il avait même sans scrupule décalisé Homère, et croyez-vous qu'en prenant ces privautés, il eût détruit quelque chose ou quelqu'un qui eût le droit de vivre. Homère par exemple, ou Rabelais, ou Boëce? Non, certes, nous possédons le trésor des Fables, et pour ce nous n'avons pas perdu *l'Iliade* ni *Gargantua*, ni *Le Décaméron*; nous avons acquis de nouvelles richesses sans être appauvris des anciennes, pour nous dans cette affaire tout est gloire, orgueil, renommée justement acquise — et bénéfice!

Quels hardis plagiaires, que Shakespeare et Molière! Du temps de Shakespeare, le tien et le mien en poésie n'avait pas un sens bien défini; le poète retouchait, débarbouillait avec de l'ambroisie un manuscrit quelconque; après quoi la comédie était jouée, sans qu'on sût au juste à qui elle appartenait, et c'est ce dont le grand créateur se souciait le moins, non plus qu'un pommier ne se soucie de ses pommes. Je ne crois pas que ni l'un ni l'autre des deux plus grands génies dramatiques ait jamais inventé un sujet de pièce, et en vérité, ils se moquaient bien de cette méprisable argile! La pétrir de leurs mains formidables, lui donner la beauté sacrée, la brûler d'une âme ravie aux Dieux mêmes, voilà la tâche qu'ils acceptaient, et qui leur semblait digne de leur labeur. En vérité, il faut que nous vivions dans un temps bien misérable, pour qu'on s'y dispute des situations, c'est-à-dire des lieux communs nécessairement tombés dans le domaine public, et des sujets de pièce, c'est-à-dire des cailloux, de la boue, un peu moins que rien, de la terre glaise, de la cire, une pierre, du cuivre et de l'étain, un bloc de marbre qui ne sait pas s'il sera dieu, table ou cuvette! Sur l'ordre donné par une grande princesse, Cornélie et Racine, tous les deux en même temps, composaient leur *Bérénice*, de même que les tragiques grecs avaient tous fait des *Electres*, sans avoir cru se voler quelque chose! Mais aujourd'hui, quelqu'un qui a planté des choux (comme dit le poète de *La Coupe et les Lèvres*), ou qui s'est mouché, prend pour cela un brevet d'invention, avec ou sans garantie du gouvernement, et désormais entend priver tous ses contemporains de soupe aux choux et de mouchoirs de poche.

T. DE BANVILLE.

LES 40 JOURS DU DOCTEUR TANNER.

Le docteur Tanner aura été une des gloires de 1880. Et il n'y

a point là d'exagération, car son tour de force a fait le tour du monde! Quarante jours sans prendre aucune nourriture solide! Dejeuner et dîner avec de l'eau pure, et un bain de moutarde pour dessert!

Cependant, un bonhomme de philosophe, légèrement teinté de christianisme, s'est permis une contradiction.

— Il est bien fâcheux, disait-il, que ces tourterelles, qui volontiers nous viennent d'Amérique, n'apparaissent jamais que dans un sens inoffensif ou malfaisant. S'imposer le jeûne de quarante jours, une suprême contrainte, cela pourrait être très méritoire! Si par exemple la parole du docteur américain n'était la bonne part, faisait tout à coup des prosélytes dans notre beau pays de France, nous verrions peut-être de très jolies choses.

— Parbleu! se dirait le charbonnier, à partir de demain, je veux être quarante jours sans sans blasphémer!

— Et moi, se dirait l'avocat, je veux essayer, à tout risque! de me tenir silencieux quarante jours pleins!

— Je ferai mieux que cela, dirait un Joseph Prudhomme quelconque: je me condamne à demeurer quarante jours sans lire aucun journal! pas même *le Siècle*!

— Et moi, je vous dépasserez tous, dirait un des festoyeurs démocrates de la Saint-Lundi: je veux être quarante jours sans qu'il entre une seule goutte de vin dans ma bouche! ni d'eau-de-vie, ni de bitter, ni de vermouth, ni d'absinthe, etc., de l'eau! seule!

Nous ne verrons rien de semblable. Sur cette route de l'héroïsme surhumain il y a beaucoup trop d'escarpements. Personne, hormis les saints, ne s'aviserait d'y tenter une étape de quarante jours.

L. VENET.

COMMENT SE FORME UN JESUITE.

Quelqu'un s'étonnait devant M. Thiers croyons-nous, de l'invincible supériorité des jésuites dans toutes les branches de l'esprit humain. — Que pouvez-vous répondre celui-ci, contre des gens qui se lèvent à quatre heures du matin.

C'est vrai, le monde moral, intellectuel, comme le monde physique, appartiendra toujours à celui qui se lève matin. Mais la puissance du jésuite est en même temps dans la manière dont il se forme.

Le novice vit d'abord pendant deux ans dans la plus profonde retraite, exclusivement livré à ses réflexions et à la prière. Ce terme écoulé, on le met à l'étude, et il passe deux ans à l'étude de la rhétorique et des belles lettres, trois ans, et souvent plus, à celle de la philosophie, des sciences physiques et mathématiques. Ces études terminées, il faut qu'il professe lui-même dans une basse classe, et que, dans l'espace de

telle Elvina, et il a quelque peine à la reconnaître, car la petite fille timide a disparu pour faire place à une jeune personne d'une taille svelte, dont la tenue n'est plus aussi modeste, dont les beaux yeux ne se baissent plus dès qu'on lui adresse la parole.

Cependant, ces yeux-là ont toujours ce charme qui a séduit Gustave, il les reconnaît et s'empresse d'aller s'asseoir auprès d'Elvina.

Gustave ne peut s'empêcher de lui dire:

— Mon Dieu, mademoiselle, pardonnez-moi de ne point vous avoir reconnue d'abord... mais vous êtes si changée!...

— Ah! vous me trouvez bien changée, depuis le mariage de mon frère?... Mais, écoutez donc, monsieur, il y a seize mois de cela... et en seize mois on change, surtout à dix sept ans... Aujourd'hui j'ai près de dix-huit ans et demi... je ne suis plus une enfant. J'apprends à monter à cheval...

— Ah! vous apprenez...

— Oui, ma sœur me conduit au ménage...

— Mais vous êtes toujours charmante, mademoiselle; si vous êtes changée, c'est à votre avantage...

— J'ai grandi beaucoup.

— Votre taille est élégante... et si les yeux grandissaient, je croirais que les vôtres ont fait comme votre taille...

— Mais vous aussi, monsieur, vous êtes changé...

— Vous croyez, mademoiselle?

— Oui... vous avez bruni... et puis...

— Et puis?

— Vous avez de petites moustaches; il me semble que vous n'en portiez pas il y a seize mois.

— C'est vrai, mademoiselle.

— Ah! c'est très-gentil, les moustaches! Vous avez bien fait de laisser pousser les vôtres.

Gustave trouve la réflexion assez singulière chez une jeune fille, mais il n'en continue pas moins:

— Mademoiselle, si ma personne est changée... mon cœur ne l'est pas!... De cette noce... de ce bal... où j'ai eu le bonheur de danser plusieurs fois avec vous, j'avais emporté un si doux souvenir!... oh! il ne m'a pas quitté!... il est resté là, dans mon cœur, avec l'image de celle... de... vous devinez bien de qui, n'est-ce pas, mademoiselle?

La jeune Elvina rougit, elle n'a pas encore appris à rire d'une déclaration d'amour; d'ailleurs, il y a tant d'éloquence dans les yeux de Gustave, sa voix est si tendre, il semble si bien éprouver ce qu'il dit, que le cœur de la jeune fille bat avec force et qu'elle est bien émue en balbutiant:

— Mais non, monsieur, je ne devine pas de qui... pourquoi voulez-vous que je devine?...

A Continuer.

cinq à six ans, il parcourt toutes les classes jusqu'à la plus élevée. Ce n'est qu'à l'âge de vingt-huit à trente ans qu'il commence à étudier la théologie, et cela pendant quatre à six ans.

Au terme de chaque année, a lieu un sévère examen, et personne ne peut monter dans une classe supérieure s'il ne s'en est montré capable. A la fin de tout ce long cours d'études, il y a encore un nouvel examen, très sérieux, sur toutes les connaissances philosophiques et théologiques, et le résultat décide en partie de l'admission future du sujet à la profession de l'ordre.

Ce n'est pas tout; ainsi préparé par une longue pratique de la vie et des études variées et solides, le jésuite est soumis à un nouveau temps d'épreuves. Il est obligé de rentrer au noviciat, de renoncer pendant une année à toute espèce d'études, à toute relation extérieure. Ce temps s'appelle l'école du cœur, «schola affectus.» La solitude n'est interrompue que par quelques catéchismes faits aux petits enfants, par quelques missions données au peuple de la campagne. Alors seulement, il est admis à faire partie de la Société.

Naturellement un tel homme n'est pas ordinaire, et la franc-maçonnerie doit le haïr sincèrement.

La tuque et l'étoffe du pays.

La tuque, la bonne vieille tuque de nos pères, est la mode au Canada. Pas dans les campagnes, dans les villes. Les Anglais font porter ce chaud bonnet à leurs enfants.

Autrefois, du temps de Papi-neau, les marchands et les hommes de profession portaient l'étoffe du pays. Les habitants en étaient tout heureux, et l'étoffe était en honneur chez eux.

Après l'union des deux Canada ceux qui avaient donné un si bel exemple pendant la tempête politique de 1837, changèrent d'habits et diaprèrent leur loyauté dans les étoffes anglaises. Le pauvre habitant fut ridiculisé. On le traita de chausson, de pied plat, et autres sottises. Il laissa son étoffe et sa vêtir de drap. Il eut tort de ne pas avoir laissé siffler les sots. Il voulut paraître comme le citadin, et les fruits de son travail ne suffirent pas à la dépense, il hypothéqua sa terre au marchand et l'émigration devint à l'ordre du jour, ou plutôt arriva sur l'ordre du luxe. La tuque portée par les enfants des Anglais, est une leçon. Nos habitants ont établi le Canada, la tuque sur la tête. C'était au fond de la tuque qu'on amassait naguère les piastres françaises et mexicaines.

Aujourd'hui les comptes et les hypothèques ne peuvent contenter dans le fond d'un chapeau — ou d'un casque fourrure.

C'est différent sans être mioux. Avec la bonne tuque ont disparu la confiance, la bonne entente, la



AU CIMETIERE DES JOURNAUX.

Le Fossoyeur. — Encore un, M. Beaugrand. Il y a un bout. Votre lot est rempli, il faut absolument que vous en achetiez un autre. Celui-ci ne suffit plus.

fraternité de nos habitants. Comme les enfants anglais, revelez à la tuque, braves gens, ou au moins, aux bonstems qu'elle illustra.

BADINAGES.

Une dame, vraiment belle et élégante, se trouvant à un bal, choisit pour son cavalier, pour presque toutes les valse et polkas, un petit maître très présomptueux.

Le jeune galant flatté d'une telle préférence, se persuada qu'il avait fait une conquête, et pensant recevoir une réponse agréable, il demanda à sa belle compagne pourquoi elle l'avait toujours choisi comme cavalier.

— Oh ! ne vous étonnez pas de cela, répondit-elle, mon mari est terriblement jaloux et pour ne pas le fâcher, j'ai l'habitude de choisir toujours l'homme le plus laid du salon pour danser avec moi.

Maladroit s'écria un monsieur sur l'habit duquel un garçon vient de renverser du bouillon.

— Monsieur, notre bouillon ne tache pas.

Fragment de dialogue entendu dans une loge, à l'Opéra :

— Ainsi, chère baronne, il est bien vrai que vous êtes brouillée à mort avec la petite comtesse ?...

— Ah ! cette femme, je la hais ! Je voudrais me venger... un duel, si c'était possible !...

— Eh bien !... vous n'avez qu'à échanger plusieurs bals, cet hiver. Tous vos amis en profiteront.

Une bonne prudhommerie ! On est au Jardin des Plantes :

M. Prudhomme montrant les tortues à son fils :

— Vois, mon enfant, comme parfois la nature se complait à distribuer inégalement ses dons. Voici, par exemple, la tortue, qui possède en elle-même la matière, dont on fait les meilleurs peignes, et qui, pourtant ne saurait s'en servir, puisqu'elle n'a pas un seul cheveu.

Une famille de campagnards visite un musée d'histoire naturelle. Un tigre magnifique excite surtout l'admiration de ces braves gens, avec ses yeux de verre, sa queue raidie par un fil de fer et ses jarrs repliés comme s'il allait s'élançer.

Le fils, gamin de six ans, s'enthardit jusqu'à fourrer son poing dans la gueule béante de l'animal.

Sa mère se précipite vers lui et le tire vivement en s'écriant :

— Fais donc pas d'imprudences, Zidoro ! S'il était mal empaillé !

RESTAURANT ALICE

J. A. RENAUD, PROP.

COIN DES RUES STE. CATHERINE ET ST. DOMINIQUE.

M. Renaud ayant fait l'acquisition du restaurant de M. Lavigne invite respectueusement ses amis et le public en général à faire une visite à son établissement qu'il vient de remettre à nouf. On y trouvera toujours des Vins de premier choix et de tous les pays, des cigares des meilleures manufactures étrangères et domestiques.

Ropas à toute heure et servis à la carte.

Entrée de la salle à manger, No. 179 rue St. Dominique. 3 Fev.

RESULTAT D'UNE VISITE CHEZ

BOISSEAU Freres

Vous entrez par simple curiosité, en vrai passe temps :

Le bas prix des Soies vous fait acheter une magnifique robe de soie.

On vous montre les cachemires, vous en faites mesurer une, deux, trois robes suivant le nombre de personnes dont se compose votre famille. C'est toujours le bon marché qui vous y pousse.

Vous prévoyez des besoins en étoffes à robes, vous faites vos emplettes parce qu'elles sont à moitié prix.

Ensuite vous passez aux broderies où vous faites un choix complet pour peu d'argent.

Dans tous les Départements qui suivent vous avez les mêmes tentations.

Et vous avez fait un achat énorme avec la satisfaction et l'étonnement d'avoir dépensé une somme relativement minime.

Voilà comment la maison Boisseau Freres arrive à un gros chiffre d'affaires.

BOISSEAU Freres

235 & 237,

RUE ST. LAURENT.

Nous ne devons pas oublier le FIL CLAPPERTON qui lui aussi à sa part dans nos ventes.

LE BOULEVARD.

—000—

Alphonse Mercier, sera toujours à notre avis, le Roi des Restaurateurs de Montréal. Il a puisé ses leçons à bonne école, ayant fait son apprentissage au St. Lawrence Hall. Il met un chic tout particulier dans la préparation de ses breuvages ce faitaisie. Nous connaissons beaucoup d'hôteliers qui tonneraient \$1 000 pour saisir les secrets de ses préparations. Les ches froils, huitres en coquille, Vins des premiers crus, cigares importés de la Havane. Tout est appétissant au Boulevard, No. 60 et 62 rue St. Gabriel.

MAISON E. L. ETHIER

No 19 rue Gosford.

(Au coin de la rue du Champ de Mars.

Ce restaurant vient de s'ouvrir sur le modèle des établissements de première classe à New York. Rien n'a été épargné pour le confort du consommateur.

M. E. L. Ethier est avantagusement connu par son talent et son esprit d'entreprise comme restaurateur.

Magnifiques salons privés. Soups aux huitres préparées o trois minutes.

Vins, liquours, cigares etc. de premier choix.

E. L. ETHIER.

RESTAURANT.

LE TERRAPIN

TENU PAR

JBTE. EMOND.

Le voyageur et le public trouveront, à toute heure, un très bon lunch pour 15 cts., Les meilleures champagnes, liqueurs, cognac, vins de table de plus, sans charge extra, une grande route à l'ouverture du feu sera mise à la disposition des clients pour les paquets, papiers importants, etc., le tout sur la responsabilité de M. Emond.

No. 5 rue Ste. Thérèse.

Entre les Rue St. Gabriel et St. Vincent.

On demande.

Un solliciteur d'annonces, une forte commission sera accordée. S'adresser à W. F. DANIEL, coin des rues St. Gabriel et Ste. Thérèse.

Un publiciste, qui devait de l'argent à un de ses fournisseurs, lui envoie pour solde ses œuvres complètes.

« Monsieur, lui répond le fournisseur on lui envoyant ses volumes, permettez moi de vous faire observer qu'aujourd'hui on ne paie plus en "livres," mais en "francs." »

BADINAGES.

Voici une anecdote racontée par M. Balaidier dans son *Histoire de l'empereur Nicolas*.

« Le fait est que Nicolas n'avait jamais un kopek sur lui, jamais il n'a connu l'usage d'une bourse : cette habitude l'a mis plus d'une fois dans l'embarras. Un jour, entre autre, qu'il avait pris à l'autre extrémité de la vide un dro-ky pour le ramener au palais d'hiver, l'empereur que le cocher n'avait pas reconnu se trouvant dans l'impossibilité de payer le prix de sa course lui dit : « Attends un peu, je vais t'envoyer ce qui t'est dû. »

—Je comprends, répliqua le cocher, vous forez comme vos camarades, vous ne reviez pas... et j'en serai pour mes frais : il me faut un gage. Disant cela il enleva le manteau qui couvrait les épaules de l'empereur. « Et maintenant ajouta-t-il, j'attendrai tant que vous voudrez. » Un instant après, un valet de pied lui apporta 5 roubles pour sa course et pour boire.

Mais le cocher, qui avait son cœur plus haut placé que son siège, refusa cette libéralité. « Je n'ai droit qu'à 20 kopeks, » dit-il.

—Prends les cinq roubles, répond le valet de pied, c'est de la part de l'empereur.

—Raison de plus pour ne pas l'écorcher.

Il y eut entre ces deux hommes un combat de générosité dont le cocher sortit victorieux, en n'acceptant que le prix rigoureusement fixé par le tarif des courses ordinaires. Nicolas, charmé de cette acte de désintéressement si rare dans la condition de celui qui en avait le mérite, ordonna qu'on en recherchât l'auteur et qu'on prit des renseignements sur son compte lorsqu'on l'aurait trouvé. Ces deux formalités remplies, il se fit amener le cocher et lui dit :

—Me reconnais-tu, *batuschka* ? (petit père.)

—Oui, c'est toi que j'ai mené dernièrement. (L'homme du peuple tutoie, toujours l'empereur, de même que Dieu dans ses prières.)

—Sais-tu qui je suis ?

—Je l'ai su trop tard... sans cela, je ne t'aurais pas pris ton manteau pour une caution de 20 kopeks.

Je sais aussi que tu es, toi ; tu es un brave homme, et je veux te récompenser..... Que veux-tu.

—Que le bon Dieu t'accorde une bonne santé et une longue vie.

—C'est un vœu pour moi, *batuschka*, et c'est de toi qu'il s'agit en ce moment... Que veux-tu ?

—Eh bien père, puisque c'est ainsi, je serais le plus heureux de tes enfants si j'avais un cheval et un drosky pour mon compte.

—Tu auras deux chevaux et deux droskys, les uns pour la semaine, les autres pour les dix manches ; de plus, tu auras la liberté pour toute la vie ; j'indemniserai ton seigneur, je le connais.

Hier, Bébé a été méchant. —Tu seras privé de dessert, lui dit sa mère.

—Ça m'est égal, répliqua Bébé, très digne.

Au dessert —un dessert de Rois, —Bébé ne bronche pas.

—Tu ne dis rien ? lui demanda sa mère.

Et Bébé, avec des larmes dans les yeux :

—Puisque ça m'est égal, donne-m'en tout de même.

Dans un petit restaurant. Un client de tous les jours demande des œufs à la coque saignants. Le garçon lui apporte des œufs durs.

—Si vous serviez ces œufs-là à un nouveau venu, fait le client furieux, il vous les jetterait à la figure.

—C'est vrai, monsieur, reprend en souriant le garçon, mais je ne les lui aurais pas servis !

Le précepteur d'un jeune Israélite, dont les parents sont immensément riches, demandait à son élève, il y a quelques jours :

—Qu'est-ce qu'une bonne action ?

L'enfant réfléchit un instant, puis tout à coup :

—Ah ! je sais ! C'est une action du chemin de fer du Nord !

Propos de table —Vous êtes donc gaucher, mon cher ami ? Je ne m'en étais pas encore aperçu.

—Ce n'est rien encore à côté de notre ami X... ; il est tellement gaucher qu'il a déjà fait trois mariages, et tous les trois de la main gauche !!!

A l'enterrement de sa belle mère le gendre, marchant derrière le corbillard, s'écrie tout à coup :

—Ah ! que c'est dur ! que c'est dur !!!

—N'est-ce pas, lui dit un ami de la famille, de faire une semblable perte ?

Le gendre, le regardant étonné :

—Mais pas du tout : c'est parce que j'ai marché sur un caillou fort pointu !

Gom-Gom entend dire qu'en temps de choléra les médecins défendent de manger des légumes aqueux.

—En ce cas, s'écrie-il, on peut manger sans crainte des grenouilles, puisqu'elles n'en ont pas !

Par un temps de pluie.

Un pauvre diable souffrant d'une rétention d'urine, est arrêté sur le trottoir, contemplant de l'autre côté de la rue une gouttière qui déverse des flots de liquide sur les malheureux passants.

A cette vue, la jalousie finit par s'emparer de tout son être.

—Y aura-t-il donc toujours des injustices ? murmure-t-il d'une

voix sourde. Pourquoi cette gouttière est-elle tant favorisée, tandis que moi, un être humain, je le suis si peu !!!

On a tiré les Rois, il y a huit jours, chez Gaibollard, et la fève lui est échue en partage.

Tous les convives l'acclament. Mais, lui, solennel et grave, garde le silence.

—Comment, Sire ? lui dit son voisin, vous avez la fève et vous vous taisez ?

—Madame, répondit-il, je suis patriote avant tout. Je n'oublie pas que la France a besoin de calme !...

Nous avons vu dimanche, sous une porte cochère de la rue Dauphine, un aveugle dont la poitrine était ornée de cette inscription :

« Aveugle pour s'être marié trois fois. »

LE PLUS GRAND MIRACLE DE L'ANCIEN TESTAMENT.

C'était à Marseille, en 1847. Le duc d'Aumale se rendait en Algérie comme successeur de l'illustre maréchal Bugeaud dans le gouvernement général de la colonie. Les autorités avaient déjà quitté le bord ; seul, Mgr de Mazenod, arrivé un peu en retard, prolongeait sa visite en attendant que l'arrivée de la poste permit au vapeur de partir.

Le prince, ayant épuisé les compliments d'usage, était impatient ; la conversation languissait. Tout à coup il se retourna vers l'évêque : « Monseigneur, lui dit-il, vous qui avez tant d'esprit, pourriez-vous me dire quel est, à votre avis, le plus grand miracle de l'Ancien Testament ? »

L'évêque, étonné, regarde en face son interlocuteur ; mais celui-ci avait pris un air parfaitement grave. Il était difficile de riposter par une leçon trop crue. Mgr de Mazenod paraît chercher dans sa mémoire.

Sourires et chuchotements parmi l'état-major ; on murmure le nom de Jonas, qui vécut dans le corps d'une balaine, lorsqu'un gros colonel, rouge encore de son bon dîner, s'écrie intrépidement, en frisant sa moustache d'un air gozouard : « Parbleu ! C'est celui de saint Elie, qui fila vers le ciel dans un char de feu sans seulement brûler ses culottes ! » Rires étouffés dans l'auditoire.

—Vous vous trompez, colonel, répartit vivement le prélat ; c'est celui de l'âne de Balaam, qui prit la parole sans qu'on l'eût interrogé. »

Pour le coup, chacun éclata franchement, pendant que le colonel opérait une retraite précipitée derrière l'état-major.

« Monseigneur, dit le duc d'Aumale en s'inclinant, veuillez agréer mes excuses. La victoire vous reste ! »

V'LA LE TEMPS MUSIQUE

Toutes vos fourrures sont à bon marché chez

C. ROBERT.

Les importations d'hiver viennent d'être déballées et chaque article a été marqué à un chiffre si bas que nous ne redoutons pas la concurrence.

CAPOTS EN MOUTON DE PERSES.

CAPOTS EN CHAT SAUVAGE.

MANTEAUX ET CIRCU-LAIRES EN SEALSSKIN

POUR DAMES.

—000—

Bon ets de fourrures dans les derniers styles, gantelots, manchons etc.

Spécialité de teinture et de réparation de fourrures.

C. ROBERT.

Coin des rues St. Laurent et Vitré.

25 nov.—fm.

Chien chien.—Marche le cocher, depuis tant de temps que tu est debout ? animal.—Bien, je ne pense pas je reste là où je suis, depuis de longues années, pour l'intérêt du genre humain, c'est-à-dire pour faire connaître à tous, qu'au No. 217, Rue Notre Dame, il existe une maison qui vend toutes espèces de pelletteries à bien bas prix ; inutile de dire que c'est la maison Dubuc Desautels & Cie.

JOHN RASCO, PERE.

Annonce à ces amis et au public en général, qu'il est revenu de son voyage de l'ouest, et qu'il continuera comme par le passé, son commerce de remèdes sauvages, pour toute espèce de maladie, à son ancienne place d'affaire, No. 419 1/2 Rue Craig, (en face du Champ de

Mars).

Une visite est humblement sollicitée.

—0000—

N. B.—Alfred Rasco, fils est maintenant établi à Ottawa No. 58 Rue George. 23 Dec —jno.

Hiver. — L'hiver est arrivé avec ses frimas et la question à l'ordre du jour de s'enmitouffler de manière à ne pas contracter des engoures et des rhumatismes.

Pour le bon marché il faut acheter ses fourrures, chez Dero-me et Lefrançois No. 614 rue Ste. Catherine. Capots de mouton de Perse, circulaires, gantelots, etc. aux prix du gros.

NOUVELLE

MUSIQUE VOCALE

L'oiseau Mouche chite.....	25
Puisque j'ai mis ma robe.....	30
Dans le bois.....	30
Aubade familière.....	25
Enders-toi ?.....	40
Le Régiment de Sambre et Meuse	
Planquette.....	30
Romance du baiser (Mascotte).....	25

MUSIQUE INSTRUMENTALE
PIANO SOLO

PAOLO GIORZA, Polka.....	40
(Immense succès moyenne difficulté.)	
CHEVAU — LEGER — QUADRILLE.....	50
(joué avec beaucoup de succès par la musique de la cité)	

Expédié Franco sur réception du prix marqué en timbres-postes de 1 centin du Canada ou des Etats-Unis.

LAVIGNE & LAJOIE

265

Rue Notre-Dame, Montreal

Pianos et instruments de musique de toutes sortes.

Seuls agents pour les Célèbres **PIANOS SOHMER** qui ont remporté les 2 premiers premiers prix à l'Exposition de 1882.

Montréal 12 Nov.— n. o.

IMPRIMERIE

DE

W. F. DANIEL

Ayant un matériel d'imprimerie très étendu, est en mesure d'entreprendre l'impression de toutes espèces d'ouvrages, dans les deux langues, tels que Blancs de Notaires, Avocats, Greffiers, etc.

En Tête de lettres, En-Tête de comptes, Lettres Funeraires, Cartes d'affaires, Cartes de visites, Billets de Concert

Circulaires, Programmes, Catalogues, Factums, Pamphlets, Affiches, Chèques, etc

LE TOUT

Exécuté avec soin, élégance, et promptitude

On se charge également des Ouvrages de Luxe de tous genres, imprimés en Or, bronze, Argent et diverses autres couleurs.

A DES PRIX TRES MODERES.

Une attention toute particulière sera donnée aux commandes de la campagne, et l'expédition se fera avec régularité à n'importe adresse.

S'adresser à l'imprimerie de

W. F. DANIEL

25 RUE STE-THERESE 25

Coin de la rue St. Gabriel MONTREAL.

Un magnifique Berlo à vendre. S'adresser à

M. P. LABONTÉ,

au No. 39 rue Ste. Marie,

chez A. LUSSIER, Hotelier.